

LUOES

Personne ne sait comment le désert est entré dans la ville. On sait seulement qu'avant, la ville n'était pas un désert.

À quand remonte son arrivée ?

Quelqu'un a dit que c'était avant sa naissance. Quelqu'un a dit que c'était après l'apparition du mirage au fleuve. Quelqu'un a dit que c'était après la mort d'un proche. Quelqu'un a dit que c'était après la destruction de la maison familiale, et quelqu'un d'autre avant la construction du monument le plus célèbre de la ville. Pour quelqu'un d'autre encore, c'était après le passage de la tempête qui a dévasté la ville voisine, pour quelqu'un d'autre, après la pluie radioactive. Quand je pose la question, on me répond toujours par un *avant* ou un *après* qui me laisse à chaque fois plus perplexe.

Le chauffeur du bus demande aux passagers de fermer les fenêtres. J'ai déjà l'impression d'apercevoir le vent chargé de sable pâle qui recouvre la ville scintillant au loin.

*

J'avais passé la matinée au lit. Le froid de la nuit imprégnait encore le matelas posé à même le sol, et il m'engourdisait de plus en plus. Un nuage en forme d'avion a traversé le cadre de la fenêtre. Ou peut-être plutôt en forme de pénis. Je laissais le temps s'écouler comme les nuages qui dérivait au ciel sans rien faire de particulier.

Sur l'horloge de ma chambre, la petite aiguille a pointé une heure. Je l'ai vue s'allonger, transpercer la vitre en plastique et m'approcher imperceptiblement. Quand elle est arrivée juste devant mon front, elle s'est figée. Je l'ai fixée de toutes mes forces en grimaçant.

Je me suis dit que je n'allais pas y aller. Ni ce jour-là, ni le lendemain. Plus jamais. Je ne verrais plus le visage désespérant des gens dont le dernier dîner de la semaine consiste en un menu Big Mac. Mon manager ne me proposerait plus un hamburger gratuit après mes dix heures de travail dans l'odeur de friture, et je n'aurais plus à l'en remercier. Je ne nettoierais plus la cuvette des w.-c. avec de l'eau de Javel qui me rongait la peau pendant des jours. Je ne ferais plus ces choses ni toutes les autres. J'ai adressé une prière à l'aiguille, je lui ai demandé de retourner dans l'horloge, de me laisser tranquille, une fois pour toutes.

TAC!

Sur le cadran, l'aiguille a avancé d'un cran microscopique. J'avais gagné.

Dans un coin de ma chambre, le grand bouquet de fleurs séchées traînait depuis un certain temps : des roses, des lys, des hortensias, et même des tournesols. C'était le bouquet que ma mère m'avait offert à l'occasion de la cérémonie de fin d'études. Elle était fière de moi, de ce que j'avais accompli. Sur les photos prises ce jour-là, elle rayonne de bonheur tandis qu'à ses côtés, je cherche à me dissimuler derrière l'énorme bouquet.

J'ai fourré toutes les affaires dont j'aurais besoin dans mon sac. J'ai regardé mes livres empilés sur les étagères, mais je n'en ai pris aucun. J'ai emporté le bouquet avec moi et je l'ai jeté dans la première poubelle venue.

*

Bienvenue à Luoes.

L'annonce préenregistrée se superpose à la musique classique diffusée grossièrement par de petits haut-parleurs. Le bus est arrivé à Luoes. La gare routière me fait penser à un ensemble d'énormes bunkers agglomérés les uns aux autres. Le long des quais, je ne vois personne attendre qui que ce soit. Les passagers commencent à faire la queue devant les portes avant même que le bus s'arrête. Je n'avais pas remarqué qu'il y en avait autant. Le trajet s'est déroulé dans un calme étrange, comme s'il n'y avait eu personne d'autre à bord que le chauffeur et moi. Un calme étrange et étouffant. Si le passage de la vie à la mort pouvait être parcouru en bus, je pense que le voyage ressemblerait à celui-là : un défilé de paysages plus monotones les uns que les autres, une route si lisse qu'elle ne produirait pas la moindre vibra-

tion, un itinéraire suivi au centimètre près, et à bord, aucun bruit, pas même un chuchotement.

Au moment de rassembler mes affaires, j'ai soudain le sentiment d'avoir perdu quelque chose d'important, mais je n'arrive pas à savoir quoi au juste. J'ouvre et referme mon sac à plusieurs reprises, palpe les poches de mes vêtements, regarde sous mon siège, dans le porte-bagages, en vain. Le chauffeur est debout, à l'avant, il me lance un regard irrité. Tous les autres passagers sont déjà descendus. Je finis par sortir du bus, mais je ne peux pas me débarrasser de la sensation que j'ai laissé quelque chose derrière moi.

Le long du quai, les bus vides sont alignés sous une lumière mesquine. La fraîcheur du béton me saisit instantanément. Au mur, une inscription à moitié effacée indique le troisième sous-sol. Comme je ne vois d'ascenseur nulle part, je décide de m'engager dans un escalier de secours. L'endroit sent le renfermé et le bruit de mes pas sur les marches résonne en s'amplifiant.

Dans le hall de la gare, les voyageurs sont captivés par des écrans de télévision installés à intervalles réguliers. Certains regardent les actualités, d'autres une série américaine, d'autres un match de cricket ou de baseball. Le volume de chaque poste est réglé au maximum, et dans le vacarme ambiant, je n'arrive pas à entendre autre chose que des exclamations, des bribes de phrase incompréhensibles. Je m'arrête un moment devant les images d'un documentaire animalier. Il y a une ressemblance flagrante entre les animaux qui apparaissent à l'écran et leur environnement : les iguanes ont la peau aussi dure que les rochers sur lesquels

ils se vautrent, les phasmes se fondent dans les branchages, les crapauds disparaissent dans la boue, les hippocampes se distinguent à peine de la flore sous-marine qui les entoure. Autour de moi, les voyageurs gardent les yeux fixés sur les images. Je les observe l'un après l'autre pour me faire une première idée de leur environnement à eux, de Luoës, mais je n'ai aucun moyen de reconnaître ceux qui habitent ici. Ils ont tous le teint blafard, le regard vide, leurs gestes sont rares et secs. Je ne peux rien en déduire.

Au plafond, je remarque une ampoule isolée dont la lumière bleutée m'intrigue. J'ai entendu parler un jour d'une ampoule conçue pour briller indéfiniment. On disait que les fabricants avaient tout fait pour empêcher sa commercialisation et qu'il n'y en avait qu'une seule dissimulée quelque part, allumée sans interruption depuis cent ans. Les ampoules ordinaires, à la durée de vie limitée, permettaient de renouveler régulièrement les ventes.

Je regarde l'ampoule un long moment. Sans bien savoir pourquoi, je me dis que si elle s'éteignait, je serais triste.

Ma respiration devient de plus en plus pénible. Je n'ai pas inspiré d'air frais depuis des heures. Mais où est la sortie? Je vais d'un bout à l'autre du hall en essayant de faire abstraction du flot sonore déversé par les télévisions et d'éviter les voyageurs, les bancs, les panneaux d'affichage et les distributeurs de boissons chaudes, mais je ne trouve que des passages menant vers une station de métro, un centre commercial et des bureaux. Est-ce qu'il y a une sortie pour sortir de tout ça?